

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

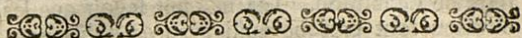
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre II. Sir Charles Grandison au Docteur Bartlet.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145



L E T T R E II.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

(c'est la Lettre que Miss Byron refusa de
lire & d'entendre lire.)

Vendredi soir, 17. Mars.

J'espère que Lord L. & mes sœurs rendront le séjour de Colnebrooke assez agréable à Miss Byron pour que je puisse avoir le plaisir de Py trouver au commencement de la semaine.

Milord W. est en ville, il m'a invité à dîner pour demain. Il ne faut pas qu'on le refuse, m'a dit son Intendant Halden qui a fait le message; Milord a quelque chose de conséquence à me communiquer.

Quand trouverai-je du tems pour moi, mon cher ami? Je vous prie, faites mes complimens à Milord L. & à mes trois sœurs, & dites leur de ma part que quand j'ai le bonheur d'être dans leur compagnie, c'est alors que je crois me donner mon tems à moi-même.

J'ai reçu une Lettre de Bologne, de la fidèle Camille. Son contenu m'affecte beaucoup. Elle me presse d'y faire encore une visite; elle a ouï dire à l'Evêque que ce seroit obligéant si je voulois la faire. Cette visite étant demandée généralement, & pouvant être de quelque utilité, vous pouvez croire que je la ferai volontiers.

J'irai au plus tard dans quinze jours, à la



terre de Grandison. On m'a fait savoir que les ouvriers sont presque aussi avancés qu'ils peuvent l'être, sans avoir de nouveaux ordres. Et les Anciens m'ont fait dire que l'Eglise est entièrement perfectionnée, suivant mes directions, en sorte qu'on pourra s'en servir de Dimanche en huit au plus tard: ils me sollicitent d'être présent comme Patron & Bienfaiteur. Je vais à présent presser les changemens que je veux faire à la maison.

J'aurois bien voulu ne pas assister à l'ouverture de l'Eglise. Cependant comme je me trouverai là, cette circonstance m'obligera probablement à céder aux instances des Anciens, qui me parlent dans leur Lettre de l'impatience où sont sir Samuel Clarke, sir William Turner, & Mr. Barnham, de me voir & ma sœur Charlotte. Aïez la bonté de le lui dire.

Je voudrois bien, sans penser à mépriser le bon Mr. Dobson, que ce fût vous, mon cher ami, qui fîsiez le premier sermon. Tout se feroit alors décemment, & d'une manière digne de la circonstance: les louanges seroient mises à leur place, & non données à l'instrument. Mais comme il seroit un peu mortifiant pour Mr. Dobson, dont je n'apprehende que les louanges, si je faisois tant que de lui insinuer seulement un pareil désir, je lui écrirai qu'il m'obligera s'il ne dit pas un seul mot qui puisse faire tourner les yeux des auditeurs vers ma place.

L'exécution des ordres que j'ai donné pour qu'on fit cinq bancs distingués & ornés comme le mien, n'a point un air d'affectation. Ne le trouvez-vous pas, mon cher Docteur? surtout

tout y aiant autant de familles considérables qui y ont leur place. Je ne voudrois pas paroître coupable d'une fausse modestie, & d'une singularité qui pourroit donner des soupçons d'une mauvaise direction, dans des cas où il peut être convenable qu'on en suppose une bonne.

Que ferai-je par raport à mon Emilie? Elle a déjà la taille d'une fille faite. Elle doit, pour suivre la mode, être introduite dans le public. Je n'aime pas ce genre de vie. Et pour les connoissances qu'elle y peut acquerir... elle n'en est que mieux sans cela. Cependant je crois que nous devons donner quelque chose au goût du siècle où nous vivons. Les femmes généralement ont l'esprit plus tourné à la frivolité que les hommes: il faut s'y accommoder autant que cela se peut innocemment. Et c'est sur ce principe que, l'hiver dernier, je l'accompagnai fort souvent, elle & mes sœurs, aux amusemens publics, afin qu'aiant vu tout ce qui fait le sujet ordinaire des conversations du monde poli, elle pût juger de ces amusemens comme ils le méritent, & ne pas ajouter aux idées qu'elle s'en formoit, celles qu'on en conçoit par l'impatience qui les fait monter bien haut dans de jeunes esprits, & à laquelle la réalité répond rarement. Cette indulgence a réussi selon mes souhaits. Emilie peut à présent entendre tranquillement parler de la rivalité des acteurs & des directeurs, & des autres amusemens publics: elle peut avoir, en lisant, le plaisir, de se représenter les parties en quoi excellent les différens acteurs. Cela met une digue à son imagination, & c'est par son choix qu'elle s'en passe,

car



car elle s'en soucie fort peu quand elle peut jouir de la compagnie de mes deux sœurs, & de Lord L.

Mais il s'ouvrira de nouvelles scènes, dans un âge où l'on est aussi ardent que dans celui-là, pour ce qui peut flatter les yeux & les oreilles. Une jeune fille qui a de la fortune, ne doit pas être exclue totalement. Je suis jeune, & comme Emilie est si formée pour son âge, je crois que je ne puis pas aussi convenablement être son introducteur, que je le serois, si j'avois quinze ou vingt ans de plus.

Je règle ma conduite sur mon propre cœur; & je crois connoître qu'il n'est pas mauvais; mais comme je ne puis avoir aucune vue sur Emilie, je dois pour l'amour d'elle, regarder à l'opinion du monde plus qu'il ne seroit besoin, j'espère, pour mon propre compte. Vous m'avez appris qu'il n'est pas bien de mépriser l'opinion des autres, quoiqu'elle ne doive obtenir que nos seconds égards.

Emilie a trop de fortune. J'ai grande idée de sa discrétion. Mais ce n'est qu'une jeune fille. Les yeux des femmes sont des rodeurs, qui trop souvent amènent chez elles des hôtes importuns, dont elles ne peuvent se défaire.

Je voudrois qu'elle n'eût que dix mille pièces; il y auroit alors plus de probabilité pour son bonheur, qu'il n'y en a, je crains, avec cinq fois davantage: elle auroit à choisir sur cinq pour un qui peut lui convenir à présent. Car combien peu y a-t-il de gens qui puissent faire des propositions au Père, ou au tuteur d'une fille qui a 50000 livres.

Il y a à la vérité dans notre sexe assez de pré-
somptueux qui penseront qu'une pareille somme
n'est pas trop pour leur mérite, quoique peut-
être ils ne méritent pas seulement mille livres.
De là naît le danger pour une fille d'une grande
fortune de la part de ceux qui n'oseroient pas
s'adresser à son tuteur. Introduite une fois dans
les endroits publics, (& avec quelle facilité ce-
la ne se fait-il pas!) une femme de la plus bril-
lante fortune, n'est qu'une femme, elle sera
attaquée & gagnée par les mêmes méthodes qui
réussissent avec une personne de la moindre for-
tune, & peut-être sera-t-elle vaincue avec une
égale, si ce n'est même avec une plus grande
facilité; si la Dame a quelques idées roman-
ques dans la tête, & que son Amant sache la
flatter, elle appellera ce tour d'esprit roman-
que générosité, & croyant qu'elle peut obliger
celui qui aura fixé son attention, elle fera plus
de la moitié du chemin.

Emilie voudroit être toujours avec nous. Ma
sœur est fort obligeante, je sai qu'elle m'accor-
dera tout ce que je lui demanderai par raport
à Emilie. Mais quand il est question de la ré-
putation d'une Dame, un homme ne doit pas
trop compter sur l'idée qu'on a de lui, sur-tout
un jeune homme quelque irréprochable qu'il puis-
se être. Sa Mère a déjà insinué des choses ex-
travagantes. Elle demande sa fille. La Mal-
heureuse ne s'embarasse pas de la vérité. Après
avoir perdu sa réputation, & à si juste titre,
auroit-elle quelque délicatesse pour celle d'E-
milie? Mais qui fera serupule de croire ce
qu'une Mère, quoique si méchante, dira sur
le

le compte de sa fille âgée de moins de vingt ans; & de son tuteur qui n'en a pas trente, s'ils demeurent constamment ensemble; son tuteur en même tems aiant son cœur sur son visage, & aimant cette jeune fille, quoiqu'avec autant d'innocence que si elle étoit sa sœur? J'avois pensé une fois à implorer l'assistance de la Cour de la Chancellerie, pour la garde de sa personne & de sa fortune; mais un mot dit là dessus la mit dans l'affliction pendant plusieurs jours, sans que je le fusse; si j'avois su qu'elle prenoit la chose si amèrement, je n'aurois pas voulu la rendre malheureuse pendant un seul jour.

J'ai regardé parmi la haute noblesse pour lui trouver un Epoux, mais où en puis-je trouver un avec qui je pourrois penser qu'elle seroit heureuse? Il y en beaucoup qui seroient charmés de sa fortune. Comme je l'ai dit, sa fortune est trop considérable. C'est assez pour rendre suspects tous les hommages qu'on lui adresseroit, & pour faire craindre à un tuteur, que sa personne, tout aimable qu'elle est, & qu'elle devient tous les jours, & son caractère, qui se développe à chaque moment à son avantage, ne fussent que le second objet, si même c'étoit le second, d'un homme qui seroit profession de l'aimer. Et si elle étoit mariée, quelles entraves ne mettroit pas le mépris d'un mari à l'esprit d'une jeune femme, dont la modestie naturelle la mettroit toujours dans le besoin d'encouragemens.

J'ai jetté aussi les yeux sur ceux que je connois parmi la petite noblesse. Mais je n'en ai trouvé aucun que je pusse souhaiter pour mari

à mon Emilie. Tendre, douce, docile comme elle est, un homme fier, rude, sans délicatesse, ou même négligent ou indifférent, endurceroit son cœur, ou abregeroit ses jours. Et comme le dernier effet seroit beaucoup plus aisé à produire que le premier, que n'auroit-elle pas à souffrir, ne pouvant rendre indifférence pour mépris, avant que de parvenir au repos qui finiroit ses souffrances!

Voyez quel homme est sir Valter Watkyns: il n'y a que ma sœur qui pût se bien comporter avec lui: elle a une supériorité si visible qu'il seroit forcé de la craindre. Cependant il y a une si grande noblesse, une dignité si frappante, dans toute sa conduite, & dans son air, qu'il seroit forcé de l'aimer. Le respect de tout le monde pour elle, l'obligeroit à l'aimer & à la respecter. Mais ma foible, ma défiante Emilie que seroit-elle avec un tel homme?

Que seroit-elle avec un sir Hargrave Pollexfen? avec un homme tel que sir Hargrave depeint Mr. Greville? Je nomme ceux-là, & n'y en a-t-il pas beaucoup de pareils?

Je ne me plais pas à faire de graves déclamations contre le siècle: cependant à en juger par ce que j'ai vu dehors, & tout récemment depuis mon arrivée, & par ce que j'ai ouï dire à de bons observateurs qui ont vécu plus longtems que moi, je ne puis m'empêcher de penser que les Anglois ne font pas ce qu'ils ont été. Une malheureuse mollesse semble gagner parmi eux. Le mariage même devient tous les jours plus hors de mode, & les femmes même vertueuses ne l'honorent pas de façon à décourager les libertins.

Une



Une bonne femme comme telle, n'a donc que peu de probabilités d'être heureuse dans le mariage. Cependant ne tâcherai-je pas, & d'autant plus par cette considération, de sauver & de servir mon Emilie?

Je suis encouragé, depuis mon heureuse connaissance avec Miss Byron, à penser que le siècle n'a pas perdu tout sentiment de vertu & de bonté. Ne voyons-nous pas comment tout le monde la respecte: un sir Hargrave Pollexfen même, un Greville, un Fenwick, de francs libertins, l'adorent; & en même tems elle obtient l'amour de tous les hommes vertueux, & le respect des femmes, & gaies & sérieuses. Mais je crains que ce premier attrait pour les hommes ne soit sa beauté. Je crains qu'il n'y en ait fort peu qui voient dans cette admirable fille, ce que j'y vois, une ame grande & noble; une sincérité, bien au dessus de celle des femmes; une bonté sans affectation, qui se manifeste dans tout ce qu'elle fait, & non pas seulement dans ses discours & dans son extérieur; un esprit vif, & incapable d'offenser personne; un jugement solide & tourné à l'utile; tout ce qui peut la rendre une compagne convenable, & dans la société & dans la retraite. Et cependant, elle ne se croit pas au dessus de la connaissance des devoirs dont la pratique fait une partie essentielle du mérite de son sexe.

Mais je ne dois pas vous faire un portrait de Miss Byron, à vous, mon cher Docteur Bartlet, qui l'admirez autant que je le fais.

Croyez-vous qu'il me seroit impossible de procurer à mon Emilie, un guide & une com-
pa-

pagne comme Miss Byron pourroit l'être quand elle retournera dans le Comté de Northampton?... Les dignes parens chez qui elle l'introduiroit, seroient un nouveau bonheur pour ma pupille.

Je suis bien éloigné de dépriser les bonnes qualités de ma sœur. Mais si Emilie vit avec elle, il faut qu'elle vive aussi avec moi. A la vérité j'aurai souvent occasion d'être absent pour les affaires dans lesquelles je suis engagé pour des étrangers, si je puis appeler ainsi des gens qui ont des droits sur toutes sortes de preuves de mon amitié. Mais malgré ces absences, tant que la terre de Grandison, & le quarré de S. James paroîtront la résidence du tuteur & de la pupille, la Mère d'Emilie dira aux gens que nous vivons ensemble.

Miss Jervois ne souhaite pas de retourner chez M^e. Lane; & en effet je ne pense pas qu'elle fût en sûreté dans cette maison où il n'y a que des femmes quoique de mérite, contre les attentats d'une autre femme, qui s'appelle sa Mère parce qu'elle la mise au monde; surtout à présent que cette malheureuse a commencé à les inquiéter. Je vous conjure donc, mon cher Docteur Bartlet, vous qui connoissez mon cœur & ma situation plus que personne au monde, excepté mon cher Beauchamp, je vous conjure de considérer ce que j'ai écrit, & de me dire votre sentiment sur ce qui regarde Miss Byron & Emilie.

Je me suis insensiblement engagé à parler des obligations qui me pressent le plus à présent. Je dois ajouter que je dois bientôt aller à Paris pour
ré-

régler les affaires de feu mon digne ami, qui ne pourroient se faire aussi bien par un autre. Les trois mille pièces qu'il a destiné à des usages de charité, soit en France soit en Angleterre, à la discrétion de l'Exécuteur, sont un de ces articles.

Peut-être l'équité voudra-t-elle que j'ajoute à cette somme fixée par son testament, de ce qui me restera après l'établissement des neveux & de la nièce. Comme ils sont jeunes, & élevés dans l'esperance de se mettre par leur application, en état de faire figure dans le monde, je ne voudrois pas absolument les mettre dans l'indépendance de leur travail. Tout le bien partagé entre eux ne répondroit pas suffisamment à leurs vuës, quoique ce pourroit être assez pour émousser leur industrie.

La charité que je me propose, sur-tout de faire en France & en Angleterre, c'est de donner de petites dotes à de jeunes filles, en les mariant avec d'honnêtes gens de leur ordre, qui puissent avec une pareille avance entrer dans le monde, comme on dit, avec quelque apparence de succès.

Parmi tout cela, mon cher Docteur Bartlet, vous devinerez que je compte sur vous; que vous m'aidez à exécuter le testament de mon ami: informez-vous, voyez quels objets dignes d'être soulagés vous pouvez me recommander. Vous souhaitiez il y a quelque tems de vous retirer à ma terre, mais je ne savois comment me passer de vous, & j'esperois de vous y accompagner. Vous pourrez y aller à présent aussitôt qu'il vous plaira, & afin que nous ne perdions que le moins qu'il est possible, par cette séparation, tout ce que nous nous serions dit l'un à l'au-